

Barkiss

Tandis que, assis sous ma véranda, les pensées tristes, les yeux vaguant au loin sur la nappe mercurielle du fleuve immense et désert, j'écoute des indigènes qui plaident une palabre dans cette langue de Yahou bonne seulement à parler aux hippopotames et aux singes, soudain, au milieu de l'allée de flamboyants, paraît une jeune fille avec une cuvette de métal qu'elle tient appuyée au ressaut de sa ceinture.

Elle s'arrête et me considère curieusement. Comme j'ai fini de prononcer, je l'appelle. Elle s'avance avec une grâce souriante dans le soleil matinal qui chatoie sur ses épaules et ses longs bras nus.

C'est une Lagos dans toute la force de l'adolescence, dans la fleur épanouie de son croît, grande, svelte, mais sans maigreur.

Une flanelle blanche rayée de rose enturbanne sa tête d'un pur ovale où luisent de beaux yeux

allongés, profonds. Un pagne de serge bleu sombre la recouvre, moulant sa gorge, sa croupe, ses cuisses de Diane. Autour de sa taille, elle a noué une riche ceinture de soie havane effrangée.

La voici. D'un libre geste, elle me tend la main. Six petites entailles se détachent en noir sur chacune de ses pommettes brunes. Mais ce tatouage ne dépare point la physionomie, à laquelle il imprime même comme un réveillon de sauvagerie excitante...

Avec sa grande aiguère d'étain qu'elle laisse pendre devant elle et fait sauter et résonner à petits coups de genou, on dirait Salomé.

Mais le regard est doux ; et la bouche charnue, bien que sans boursouffure, rit dans l'éclair des dents éblouissantes, intouchées de la lime.

— Comment t'appelles-tu ?

— Barkiss...

La reine de Saba presque ! Ah ! l'heureux Salomon !

*
* *

Barkiss a pris l'habitude de me venir saluer tous les matins avant l'audience. Nous parlons un idiome bizarre, mi-fiotte, mi-anglais. Nous nous comprenons très bien.

Barkiss est une enfant, mais très experte déjà

en coquetterie. Elle varie ses pagnes et ses coiffures. Elle est fort jolie surtout, parée d'un foulard de madras multicolore serré autour de ses cheveux crépus.

Souvent, elle porte sur la tête une manne du Kasai; le bras levé, arrondi en anse, il semble ainsi qu'elle est une canéphore...

Elle abaisse sa corbeille pour me montrer les belles étoffes qu'elle se propose d'échanger au « beach » contre des chicwangués et des bananes.

— Tiens, lui dis-je un jour, voici quelques *palata*. Garde tes beaux tissus.

Mais je ne connais pas Barkiss :

— Non, a-t-elle refusé de sa voix douce et chantante qui s'éteint parfois en mélodieux murmure, non, non, tu croirais que je viens ici pour mendier...

Ma foi, je reste très interloqué d'un tel désintéressement et de cette amitié !

*
* *

— Ecoute, me dit-elle, puisque tu es le « juge palabre » tu devrais me donner un conseil... Est-ce que je puis dire ?

— Dis vite...

— Eh bien, j'étais riche à la dernière saison des pluies. J'avais un grand coffre rempli de *mulélés*

(étoffes) et je possédais aussi quinze livres sterling. Un homme est venu, qui m'a rendue femme. Mais, un jour, il est parti sur le fleuve avec mon coffre et mon argent. Je ne l'ai plus revu. Or, j'ai appris qu'il se trouvait maintenant à Léopoldville où il fait des briques...

— Et comment s'appelle cet infâme voleur ?

— Akadiri est son nom.

— Attends un peu, je vais tout de suite le mettre en prison !

— Oh ! non, il ne faut pas le punir. Je désire seulement qu'il me rende mes pagnes et mes *pounds*.

Ainsi, Barkiss pardonne à cet homme en souvenir des premières caresses...

J'éprouve un léger dépit.

— Et que fais-tu à présent ? lui dis-je en l'interrogeant comme si elle était Mignon et moi Wilhelm Meister.

— Je suis avec le caporal Soliba.

— Ah ! Est-ce qu'il est gentil au moins celui-là ?

— Il n'est pas méchant. Mais je ne suis pas contente. Il ne me donne jamais rien...

— Console-toi. Moi je t'achèterai un beau pagne.

— Non, je ne veux rien de toi.

— Et pourquoi donc ? Tu ne m'aimes pas un peu ?

— Si, si, je t'aime bien. Je crois que tu es bon...

— Oh ! pas si que ça ! Voyons, fais-jè en riant, comment m'aimes-tu, Barkiss ?

Alors, fixant mes yeux de ses yeux malicieux et câlins :

— Comme si tu étais mon père !

Et, vite, elle ramasse sa corbeille et se sauve en criant :

— A demain !

* * *

Un matin, égayé par sa belle humeur, un peu ému, j'avoue, par ses épaules et ses longs bras charmants, je dis à Barkiss :

— C'est aujourd'hui domingo. On ne travaille pas. Viens me voir cet après-midi...

Elle se détourne en souriant :

— Oh ! mais je n'ai pas le temps ! Et puis, que dirait mon bakala ?

Soudain, elle se ravise :

— Tout de même, je pourrais lui dire que je vais chez ma tante qui est malade...

Je reste confondu ! Comment, elles aussi ! Elles la connaissent, la bonne parente aëgrotante des intrigues d'amour !

* * *

Hier, Barkiss s'est avancée vers moi d'un air grave.

— Je pars dans quelques jours, dit-elle, avec mon bakala.

En effet, le caporal Soliba est enrôlé dans la compagnie d'élite qui se rend, avec M. l'Inspecteur d'Etat Ghislain, à Stanley-Falls.

— Mais, fais-je vraiment désolé, je croyais que tu n'aimais pas beaucoup ton bakala. Et tu t'en vas avec lui, si loin, si loin ?

— Oh ! maintenant il est très gentil. Figure-toi qu'il a appris l'autre jour que j'avais été chez le juge. Il a cru que j'étais venue me plaindre de lui. Aussi, en rentrant, que vois-je dans mon chimbèque ? des étoffes et un miroir qu'il avait achetés pour moi. Oui, maintenant il est très gentil...

— Et tu ne seras pas triste de ne plus me voir ?

Barkiss incline la tête. Elle se dandine, regarde ses ongles et ne répond pas.

— Moi, je serai bien triste de ne plus voir Barkiss...

— Tu dis cela ! Mais non, tu m'oublieras. Le blanc n'aime pas longtemps les négresses...

* * *

Aujourd'hui, Barkiss m'a dit adieu.

Elle était parée de son pagne bleu sombre, de

sa ceinture de soie havane, telle que je la vis à notre première rencontre.

Et elle portait aussi cette grande aiguère d'étain qui la fait ressembler à la fille d'Hérode.

La figure toute animée par la joie du voyage, elle me tend la main que je garde un instant dans les miennes :

— Porte-toi bien, lui dis-je avec émotion, et souviens-toi...

Soudain, dans le fond de Boma éclate une fanfare pleine de clairons et de grosse caisse.

C'est le régiment qui va conduire la compagnie d'élite à bord de l'*Hirondelle*.

— Adieu, adieu ! s'écrie Barkiss effarée.

Elle s'enfuit. Sa ceinture voltige sous les flamboyants et les manguiers.

Elle a disparu derrière le baobab, au coude du chemin.

Plus de reine de Saba !

Je songe : avant six mois, cette bonne petite fille sera une vieille femme...

Et je retourne tristement à mes palabreurs sempiternels :

Zina n'geye ? — Ton nom ?

M'boila n'geye ? — Ton village ?

Koutouba malou m'botté. — Explique vite et bien...